

peout se terminait par cette invitation alléchante, par la promesse de ce bien-être inconnu aux postulants :

« Plus de stationnements dans la rue. »

« L'agence prétendait avoir des communications avec tous les grands établissements de Paris et des environs qui font soirées, bals, concerts et théâtre. »

« Mais l'agence ne réussit cependant point. »

« Les musiciens préférèrent stationner sur la chaussée, par le froid, la pluie ou le vent. Ce fut au carreau qu'ils se rendirent comme par le passé, portant sous leurs bras leurs instruments enveloppés de serge verte ou noire. »

« Parfois, lorsque ne se présente aucun client et lorsque les enchères ne donnent pas, ils se répandent au hasard par la ville, formant des orchestres de quatre, cinq ou six musiciens. »

« Et alors, jouant les rengaines connues, ils exploitent les passages et les impasses des quartiers extérieurs, faisant trembler les vitres sous des sonorités menaçantes. »

« Lorsqu'il s'en trouve qui peuvent chanter, ils se réunissent également, vont attendre les ouvriers et les ouvrières à la porte des usines, le soir, à la fin de la journée. »

« Et ils finissent par faire une recette. »

« Ils ont bien contre eux les sergents de ville qui les poursuivent avec acharnement, dispersent les rassemblements et, fréquemment, sous prétexte de vagabondage, les conduisent au poste. »

« Mais ils les défient souvent ; un des leurs guette ce terrible policier et le signale d'aussi loin qu'on l'aperçoit. »

« Alors, la chanson se tait ; les instruments sont cachés, et parmi les ouvriers de l'usine qui se regardent sur le trottoir, les sergents de ville ne trouvent plus que d'honnêtes bourgeois qui flânent ou qui vont à leurs affaires. »

« Et plus loin, ils vont recommencer leur concert. »

C'était parmi cette population bizarre et de mœurs singulières que Fanchon avait excité l'envie et la haine.

Elle ne s'en doutait pas, dans la douceur de son caractère et la bonté de son âme.

Elle connaissait bien la rue des Petits-Carreaux et le marché qui s'y tenait, mais, opérant seule, elle n'avait jamais eu l'occasion de s'y rendre !

Elle y pensait pourtant.

Au fur et à mesure que son expérience se formait, elle se disait qu'elle ne pourrait vivre longtemps de cette vie de vagabonde et de mendicante ; elle se rendit compte du succès très vif, très populaire qui partout l'accueillait et elle se disait que si, au lieu de gaspiller sa voix et son talent en plein air, elle pouvait les utiliser au profit d'un établissement de théâtre ou de concert, son succès ne ferait qu'en augmenter.

Ce fut ce sentiment qui la conduisit à plusieurs reprises vers la rue des Petits-Carreaux afin d'y étudier l'organisation de ce marché de musiciens et d'en profiter au besoin.

Mais lorsqu'elle y fut allée deux ou trois fois, elle se garda bien d'y retourner, car elle ne rencontra là que des visages haineux ou seulement hostiles à la place de cette confraternité qu'amène avec elle, la plupart du temps, la misère supportée en commun.

Alors elle résolut de s'adresser à quelques concerts directement.

A certaines époques, en France, la vieille chanson reprend ses droits, fait du tort aux couplets ineptes qu'un caprice du hasard met à la mode, et Paris traversait justement à cette époque une de ces périodes.

Un jour qu'en retournant sur la rive gauche, pour y gagner sa petite chambrette garnie du quai des Grands-Augustins, elle descendait le faubourg Saint-Denis, elle s'arrêta, pas très loin du boulevard, devant des affiches qui, de chaque côté d'un large couloir violemment éclairé par des globes de verre dépoli, indiquaient l'entrée d'un concert.

Le Concert-Français !

Elle en avait déjà entendu parler, souvent, par ses petits camarades de la rue de la Bûcherie.

Paris est capricieux et fait souvent des renommées, en quelques jours, à des bouis-bouis inconnus.

Celui-ci était célèbre depuis un an et, en même temps que le populaire, attirait la foule élégante.

Des équipages luxueux stationnaient toute la soirée devant la porte et l'on y voyait monter, le spectacle fini, des jeunes gens en frac, camélia à la boutonnière, et des jeunes femmes emmitouffées dans leurs fourrures.

Or, c'était la vieille chanson française qui valait tant d'honneur au Concert-Français.

C'était la vieille chanson française qui faisait tout ce tapage, au grand plaisir du directeur, qui, tout à coup, à la veille de faire faillite, à deux doigts de déposer son bilan, avait vu les billets de banque affluer dans sa caisse et était en train de faire une grosse fortune.

Prédestiné, du reste, car il s'appelait Montrésor.

Fanchon resta longtemps à regarder ce couloir d'entrée. Elle lut

l'affiche-programme. Parmi les chansons qu'on y annonçait, il y en avait deux qu'elle savait, que Girodias, jadis, lui avait apprises et qui avaient fait la fortune de la vraie Fanchon la Vieillesse.

Est-ce qu'il n'y avait pas là une coïncidence dont elle devait profiter ? Une de ces indications que le hasard se plaît parfois à jeter sous les yeux des hommes, pendant une seconde, dans un éclair. Si les hommes restent aveugles, l'occasion est perdue. Les plus habiles sont ceux qui ne s'endorment pas.

Le concert n'était que pour huit heures et demie.

Elle avait encore une demi-heure devant elle.

Fanchon entra dans une crémérie voisine et y dîna en quelques minutes. Puis, elle entra. L'entrée était payante. Devant le succès formidable de son établissement, le directeur avait changé les habitudes des cafés-concerts et même avait augmenté les prix.

La jeune fille donna quarante sous.

La journée avait été mauvaise. C'était à peu près tout ce qu'elle avait ramassé ce jour-là.

Mais l'instinct la poussait.

Quelque chose d'intime, une mystérieuse voix lui disait :

— Marche ! marche ! c'est ta vie qui se développe régulièrement ; n'y mets pas d'obstacle et suis ton destin.

Et elle se laissait aller à cet esprit intérieur.

Comme elle était entrée, une des premières, elle put se placer tout à son aise pour bien voir et pour bien entendre.

La salle s'emplit peu à peu.

Fanchon était toujours habillée de son costume national. Elle avait tenu à ne jamais le quitter. Elle comprenait vaguement qu'il fallait en dehors de son talent, frapper l'esprit du public par quelque originalité.

En outre, assise dans son fauteuil, elle avait sa vieille sur ses genoux.

Cela était déjà fait pour exciter la curiosité et la sympathie des spectateurs voisins qui prenaient place et enchevêtraient les rangées de fauteuils devant et derrière elle.

Mais ce qui attirait, en Fanchon, c'était avant tout sa beauté et sa grâce, un charme exquis, fait d'intelligence, de douceur et de noblesse qui émanait de toute sa personne.

Et cette exclamation, murmurée autour d'elle :

— Oh ! comme elle est gentille ! !

Combien de fois déjà elle l'avait entendue, en son chemin ! !

Le spectacle commença, mais il ne l'intéressait guère.

Elle attendait avec impatience les vieilles chansons.

Enfin arriva leur numéro.

Elle fut surprise de l'énorme succès d'émotion qu'ils obtinrent, non point parce que les chansons ne méritaient pas ce succès au contraire, mais sa surprise venait de ne rencontrer chez les artistes chargés de les interpréter ni la conviction, ni la naïveté indispensables.

Elles étaient jolies, ces artistes, connaissant leur métier assemblément, mais disaient ces chansons de chic, sans en rien ressentir et souvent même y laissaient échapper des gestes qui rappelaient les habitudes canailles des gaudrioles modernes.

Cependant le public applaudissait.

Il applaudit ainsi tout ce qu'on lui présentait.

Ensuite il y eut une opérette qui finit la première partie du spectacle, et avant la seconde partie un entr'acte d'un quart d'heure.

Fanchon resta à sa place.

Dans la seconde partie, on devait entendre des chansons dites cette fois par des hommes. Elle voulait être là.

Une partie des spectateurs sortit.

D'autres, la plupart, restèrent.

Quelques-uns adressèrent la parole à Fanchon, familièrement.

C'était des ouvriers, ou des petits bourgeois, sans l'agen, qui ne pensaient pas à mal et dont la gaieté bon enfant souleva la jeune fille et la mit tout de suite à son aise.

Une femme, grosse commère de quarante ans, dont les yeux vifs brillaient comme des points noirs dans une large figure toute en couleur et largement épanouie, demanda à Fanchon :

— Vous devez en savoir aussi, la vieillesse, des chansons anciennes ?

— Oui, madame, j'en sais beaucoup. C'est mon métier, ...

— Ah ! ah !

— Et je sais même celles qu'on vient de chanter, ...

— Comme ça se trouve ! ... Et ça vous amuse-t-il, vous, de les entendre dans la bouche d'une autre ?

— Beaucoup !

On prêtait attention à l'entretien. On se rapprochait.

— Avec votre instrument ça doit faire un joli effet, ces vieilles machines-là, dit la grosse femme. ... Vous devriez nous en déjouer une pendant l'entr'acte. ... Personne n'y trouverait à redire. ... Ça serait du rabain pour les spectateurs. ... Et si les sergents de ville veulent s'interposer, on leur dira de se mêler de ce qui les regarde.

Et s'adressant à la foule amusée :

— N'est-ce pas, vous autres ?